

# La Presse

1. La Presse. 1836-10-14.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).



LA

PRESSSE

## ÉTRANGER.

### DIPLOMATIE.

On assure, dans des cercles d'ordinaire bien informés, que M. le comte Pozzo di Borgo doit reprendre son poste à Londres.

— M. de Mieg écrit à la *Gazette d'Augsbourg* pour démentir la nouvelle empruntée à l'un de ses correspondants, portant que cet homme d'état devait être appelé à remplacer M. d'Armanberg, en Grèce.

### ÉTATS-UNIS.

La question des banques absorbe toujours l'attention publique aux États-Unis. On a proposé d'introduire, dans quelques autres états, des succursales de la banque des États-Unis et de Pennsylvanie. L'Abel de la Nouvelle-Orléans dit à ce sujet : « Une banque avec le capital et les ressources de l'ancienne banque des États-Unis, ou de celle créée dernièrement par l'état de Pennsylvanie, est partout dangereuse, mais surtout dans notre contrée où les grandes fortunes, source de puissance et de distinction, ne sont pas rares. »

### RUSSIE. — SAINT-PÉTERSBOURG, 23 septembre.

L'empereur et le grand-duc Michel sont attendus à Saint-Petersbourg, ainsi que le comte Novossiloff à son retour de Londres, où son voyage n'avait aucun but politique.

Nous avons appris avec étonnement que la dernière levée générale a inspiré des craintes à l'étranger. Nous pouvons affirmer que ces craintes n'ont pas le plus léger fondement. Le système politique du cabinet de Saint-Petersbourg est entièrement pacifique, quoi qu'on en dise. Les complications qui peuvent être amenées par les derniers événements de la Péninsule ne modifieront rien de ce système. La Russie ne s'écartera jamais de la ligne qu'elle est décidée à suivre de concert avec les gouvernements d'Autriche et de Prusse. Jamais, depuis même 1815, les relations de ces trois grandes puissances n'ont été plus étroites et plus intimes. Leur politique, dont la tendance est le bien-être des peuples, est le plus sûr garant du maintien de la paix européenne.

### TURQUIE. — CONSTANTINOPLE, 14 septembre.

Ali-Pacha a donné le 11, en l'honneur du sultan, une fête dans le voisinage de Kila, sur la mer Noire. Le grand-seigneur a daigné passer une partie de la journée avec ce fidèle sujet.

Le comte de Dandolo et l'internonce impérial ont été admis à l'insigne et insolite honneur de visiter les cours intérieures de l'ancien sérail.

Du 20 septembre. — Suivant la correspondance de Bairout, des derniers jours d'août, Ibrahim-Pacha avait reçu ordre de son père d'accorder aux sujets Français les mêmes droits pour le commerce qu'aux sujets Anglais. Ibrahim-Pacha avait fait proclamer de suite cet ordre et le firman du sultan.

Les affaires de la Bosnie occasionnent de fréquentes délibérations dans le divan, et les décrets envoyés ici ont déjà été appelés trois fois chez le séraskier et Muschir-Pacha. On parle de la mission, en Bosnie, d'un nouveau commissaire extraordinaire auquel on adjoindrait le célèbre secrétaire intime du sultan, Vassouf-Effendi, qui, l'année dernière, a pacifié l'Albanie.

La nouvelle arrivée ici, dans l'espace de quatre jours, de la remise de Silistrie à Mustapha, pacha de Rutschuck, de la part des Russes, a produit une sensation agréable. On dit que le sultan inspectera lui-même cette forteresse au printemps prochain.

La correspondance d'Alexandrie s'arrête au 29 août.

FRONTIÈRES DE SERBIE, 25 septembre. — Le prince Milosch continue de résider, avec sa famille, dans le château de Topcschider, près Belgrade.

SMYRNE, 9 septembre. — L'escadre anglaise, sous les ordres du vice-amiral Rowley, est arrivée le 3 à Suda, venant de la Grèce; elle se compose de 3 vaisseaux de ligne, la *Calédonie*, de 120 canons; le *Canopus* et le *Tonnant*, de 84; le *Revenge*, de 78, et l'*Edimbourg*, de 74. Les deux frégates le *Vernon* et le *Barham*, et la corvette la *Favosite*, de 18 canons. La frégate française l'*Iphigénie*, à bord de laquelle se trouve le prince de Joinville, avec le grade de lieutenant de vaisseau, est arrivée le 7 à Smyrne. S. A. R., après avoir reçu à bord la visite du consul-général de France, s'est rendue avec lui en ville. Le prince a visité, mais en gardant un strict incognito, tous les bazars, et il avait fait de même à Bamabat. On ignore la durée du séjour qu'il doit faire à Smyrne. On dit que l'*Iphigénie* fera une tournée en Syrie, et qu'ensuite elle rentrera à Toulon. Le consul-général de France se propose de donner le 12 une fête brillante en l'honneur du jeune prince. L'élite de la société de cette ville y sera conviée.

— La peste fait les plus grands ravages à Andrinople: le nombre des cas mortels s'élève tous les jours à 110, terme moyen.

## FRANCE

PARIS, 15 OCTOBRE.

### VIII.

#### RÉFORME DE LA PRESSE PÉRIODIQUE (1).

##### BASES RATIONNELLES D'UNE LÉGISLATION NOUVELLE

###### Dernier article.

La Presse, amie ou ennemie, garde mieux les frontières et le dedans du royaume que des armées. Avouons-le: une moitié peut être de nos électeurs ont plutôt l'instinct que la connaissance de la liberté. Ils la sentent, ils ne la raisonnent pas encore. Ils agissent par impulsion. Le pauvre et le riche ne s'améliorent qu'en s'éclairant.

CORMENIN.

Dans l'état où sont les choses que faut-il faire pour restituer à la presse périodique l'utilité fonction qui lui est réservée dans l'ordre social et politique? — Précisément le contraire de ce qui a été fait.

Il faut que la *Publicité* cesse d'être contrainte à appeler la *Polémique* et les partis à son aide pour payer leur part de l'impôt exorbitant et cependant peu productif du timbre;

Il faut que le gouvernement représentatif rende hommage au principe de la publicité, non point par des sacrifices impurs faits, sous le nom de *Subventions*, à la vénalité par la corruption, mais en constituant politiquement lui-même, sur une base légale et morale, la publicité officielle;

Il faut que la responsabilité des éditeurs d'un écrit périodique ne soit plus une garantie illusoire, une fiction déplorable, mais qu'elle devienne une fonction publique considérée à l'égalité des plus utiles et des plus dignement remplies;

Il faut que l'âge, l'expérience et la position sociale de l'éditeur responsable d'un écrit périodique présentent toutes les garanties vainement demandées jusqu'à ce jour, non à la moralité des hommes, mais à la quotité variable des cautionnements; il faut que ces garanties soient telles enfin que leur réunion suffise pour élever sans crainte la presse périodique au rang d'institution sociale, et pour détruire sans retour les préventions défavorables qu'a pu faire naître l'abus de sa liberté;

Il faut que la publication d'un écrit périodique cesse d'être assimilée par la loi à une exploitation commerciale, afin que les hommes honorables et instruits, animés de vues utiles et généreuses, ne soient plus retenus, pour les exprimer et les propager, par la crainte d'y sacrifier leur fortune et de compromettre leur nom devenu raison de commerce, par le seul fait d'une publication périodique, à moins de s'exposer à un autre danger, celui de se livrer sans défense et sans réserve à la bonne foi d'un gérant absolu, bien qu'agent subalterne;

Il faut que les vexations commises chaque jour dans l'ombre par les agents du fisc ne soient plus de la part de la presse périodique, qu'elles disposent à l'acrimoine, des causes indirectes d'opposition contre l'administration publique;

Il faut que l'on ne puisse plus justement adresser à la presse périodique le reproche que font au pouvoir les ennemis de la centralisation; il faut qu'elle cesse en conséquence d'être l'expression monotone et restreinte des opinions et des besoins de tous les départements de la France; il faut que toute ville ait son journal. Il restera encore à la presse centrale une assez belle attribution, celle de l'initiative de toutes les grandes questions.

Il faut qu'il puisse y avoir autant d'écrits périodiques qu'il y aura d'hommes éclairés intéressés à l'ordre, ou désireux de concourir à la propagation d'idées utiles;

Il faut enfin qu'aucune entrave ne soit mise à la liberté de la presse périodique; — qu'aucune faveur n'enchaîne son indépendance; — qu'aucun privilège exceptionnel n'en détruise l'égalité, et qu'aucune subvention n'en puisse jamais rendre la modération suspecte de vénalité.

DES DROITS DE TIMBRE ET DE POSTE. — Supprimer le droit de timbre, élever par compensation le droit de poste, substituer à la formalité vaine des cautionnements une garantie plus efficace, telles seront les bases solides de la législation rationnelle qu'attend encore en France la presse périodique. La suppression pure et simple du droit de timbre serait un progrès utile, mais non une réforme suffisante; sa suppression combinée avec l'augmentation du droit de port est tout un système nou-

(1) Voir la Presse des 10, 11, 12 et 13 octobre.

veau, dont la conséquence serait d'étendre la presse départementale et de restreindre au contraire la presse centrale, par l'extrême différence du prix d'abonnement qui s'en suivrait nécessairement.

La diffamation publique trouverait alors des barrières; elle ne ouvrirait plus toute la France d'un seul coup d'aile; l'administration des postes n'en serait plus aussi gravement compromise; elle ne porterait plus si loin et sur un aussi grand nombre de points l'attaque et le mensonge.

On a souvent cité la liberté dont la presse jouissait en Angleterre, sans danger cependant pour son gouvernement et ses institutions. Plusieurs publicistes n'hésitent point à attribuer aux mœurs britanniques et à la gravité des esprits dans ce pays l'honneur d'un résultat dont la cause est d'un ordre infiniment moins élevé, puisqu'elle réside tout entière dans une matérialité.

En Angleterre, les journaux n'étant point transportés comme en France par l'administration des postes, moyennant un faible droit indépendant de la distance, il n'y a point dès lors de centralisation de la presse, de monopole de l'opinion publique par voie d'abonnement: il y a tout simplement des journaux qui ne sont astreints à aucun cautionnement, mais aussi dont la poste anglaise ne se charge qu'en les pesant et les taxant comme lettres.

Ces journaux n'ont point d'abonnés, ils n'ont que des acheteurs. Le matin, on choisit parmi les journaux qu'apporment les voitures publiques le plus intéressant en raison de l'opinion qu'il exprime ou de la nouvelle du jour qu'il publie le premier.

Avec l'aversion et la crainte exagérée que la presse a toujours causées au gouvernement français, ce soin de sa part de colporter économiquement, rapidement et journellement les attaques dont il est l'objet, peut paraître au moins surprenant; mais le contre-sens apparent ne s'explique pas seulement par notre pente naturelle vers la centralisation: il y a une autre cause, c'est l'amour de la France pour la police.

Cette passion malheureuse, qui ne regarde jamais que d'un œil, n'a vu dans la centralisation de la presse qu'un moyen pour le gouvernement de scruter toutes les opinions, en se chargeant du transport des journaux au domicile de leurs lecteurs.

Aussi est-ce à la police que la presse centrale doit en France sa toute-puissance.

On peut objecter qu'aux États-Unis il n'en est pas du transport des journaux comme en Angleterre; que le service public des postes en opère la distribution moyennant un très faible droit, et que dans l'Amérique du Nord, pas plus qu'en Angleterre, la presse n'a pas encore renversé le gouvernement établi.

On pourrait répondre à l'objection, que cela tient sans doute à deux causes: d'abord à la grande variété des feuilles qui se publient dans les États de l'Union, ensuite au caractère plus commercial que politique de leurs journaux; mais il y a une troisième cause qui domine les deux autres, c'est la forme fédérative de ce gouvernement, qui exclut toute tendance de centralisation, même dans l'expression périodique de l'opinion.

Voilà ce qui explique comment l'Amérique du Nord et l'Angleterre sont les deux pays du globe qui supportent sans craintes et sans dangers la puissance de la presse. La fusion des deux droits de timbre et de poste en une seule taxe de port détruirait la centralisation de la presse, qui est l'abus d'un droit, favoriserait toutes les nuances d'opinions constitutionnelles, créerait dans chaque département, dans chaque arrondissement électoral, des journaux, expression de leurs intérêts moraux et matériels; s'il en était ainsi, les vrais intérêts se feraient jour et s'y feraient mieux connaître; les idées, pour s'y développer et mûrir, n'auraient plus autant besoin de venir chercher la chaleur ardente du foyer central.

Les journaux de Paris donneraient l'impulsion et l'exemple, les journaux des départements le suivraient; ils entretiendraient entre eux l'émulation, dès qu'ils n'auraient plus à lutter péniblement contre le monopole actuel de la presse centrale, dès que leur existence serait matériellement possible.

Le sort de la France alors ne dépendrait plus tout entier de Paris, de la défection d'un journal ou de l'accord de six ou sept journaux entre eux.

DES CAUTIONNEMENTS. — La condition d'éligibilité, substituée au dépôt du cautionnement, placerait la presse périodique entre les mains d'hommes expérimentés, indépendants, par leur fortune, du pouvoir et des partis, intéressés matériellement en qualité d'électeurs au maintien de l'ordre, les engageant indirectement, par serment, envers la forme actuelle du gouvernement et la dynastie régnante; elle aurait enfin les avantages suivants:

## FEUILLETON.

### TRAVAUX PUBLICS.

#### APPLICATION DES TROUPES AUX TRAVAUX D'UTILITÉ PUBLIQUE.

Cette question a eu le tort de toutes celles qui ne sont pas assez approfondies: adoptée, soutenue avec ardeur, avec enthousiasme; combattue soit ouvertement, soit par la force d'inertie, mise aussitôt en oubli; cette marche est générale et très naturelle. Dès que les meilleurs esprits s'aperçoivent qu'ils se sont exagéré les avantages ou les inconvénients d'une question, elle leur devient indifférente. La presse cependant doit continuer la discussion tant que l'opinion publique n'est pas nettement prononcée; c'est dans ce but que nous accueillons la note suivante, dont l'auteur est un officier du génie très distingué, bien que sur beaucoup de points nous différons avec lui de manière de voir: selon nous, la question de l'application de l'armée à des travaux civils n'a point encore été posée dans ses véritables termes; mais avant de donner notre solution, il nous paraît utile de mûrir et d'éclaircir l'opinion publique, en produisant toutes les opinions individuelles, consciencieuses et réfléchies, sinon concluantes.

Un entraînement irréfusable, pareil à celui qui accueille quelquefois les nouvelles découvertes, a fait demander de toutes parts l'application des troupes aux travaux d'utilité publique. Il semblait à voir l'enthousiasme avec lequel les premiers essais ont été accueillis, que l'armée ne coûterait plus rien désormais à l'Etat, qu'elle l'enrichirait au contraire par son travail. D'autre part, l'opposition peu nombreuse n'en était que plus violente, on ruinait les ouvriers civils par une concurrence impossible à soutenir; ces troupes se croiraient déshonorées par des travaux manuels; l'esprit militaire serait perdu, on aurait des travaux mal faits, excessivement chers et plus d'armée. Ces opinions opposées montrent une exagération évidente, qui peut faire désirer la discussion plus approfondie de cette importante question.

L'objection de la concurrence faite aux ouvriers civils est peu sérieuse. La plupart des ouvriers, même ceux sans emploi, ne sont pas propres à tous les travaux, ou ne peuvent se transporter sur les lieux où l'on en aurait besoin. Il arrive plus souvent que les ouvriers manquent au travail que le travail aux ouvriers, surtout pour les grandes entreprises auxquelles peuvent être employées les troupes. On ne les appliquerait pour ainsi dire qu'à des travaux qui ne pourraient être faits sans elles, ou qui du moins seraient faits beaucoup plus lentement sans elles. Les soldats sont principalement susceptibles d'être employés aux voies de communication, et dans ce genre, tout le monde en convient, on ne saurait ni

trop, ni trop vite produire. Mais les partisans de l'emploi des troupes tombent aussi dans une erreur singulière, en tirant la conclusion de ce que les Romains et les Suédois ont fait avec succès travailler leurs troupes, que toutes les troupes peuvent sans plus d'inconvénient se livrer au même travail. La conséquence opposée serait assurément plus logique: chez les Romains, outre une immense différence de mœurs, le soldat était sans cesse occupé de travaux corporels, faisant partie de son devoir militaire; il ne craignait point, en s'y livrant, d'être confondu avec l'esclave. Le soldat était dans ces premiers temps agriculteur, et faisait pour son compte des travaux analogues; et lorsque la richesse et la corruption eurent fait abandonner la culture des terres aux esclaves, on n'aurait certainement pas obtenu du même soldat qui travaillait aux routes, aux cirques, aux arcs de triomphe, de conduire la charrue, ou bien d'exercer un métier mécanique.

Chez les Suédois, Charles XI reprenant à la noblesse les terres qu'elle avait usurpées, les distribuait à son armée, il forma des colonies militaires; généraux, officiers, soldats ont cessé de recevoir une solde quelconque; ils sont devenus colons, possesseurs de fiefs, vivant de leurs concessions, les faisant valoir onze mois de l'année, ne devant, en temps de paix, qu'un mois par an de service militaire. Lorsqu'il y a de grands travaux à exécuter par ces hommes endurcis aux fatigues des occupations agricoles, attirés par la solde extraordinaire qu'ils reçoivent, il est fort naturel que les troupes s'y portent avec ardeur.

En France même, les troupes ont fréquemment travaillé: sans remonter à Charlemagne qui rétablit par ce moyen les voies romaines; sans remonter même à Philippe-Auguste, à St-Louis, ce furent les troupes d'Henry II qui creusèrent le canal de Briare; les troupes travaillèrent aux canaux du Languedoc, d'Orléans, au dessèchement des rives de la Charente, aux routes du Limousin, de la Picardie, au canal de St-Quentin, et elles travaillent maintenant en Afrique; mais là, on est en campagne, dans l'impossibilité de trouver des ouvriers, de faire autrement des travaux indispensables.

Dans des circonstances si différentes, avec l'état actuel de la nation, avec notre constitution militaire, avec nos soldats d'aujourd'hui, en temps de paix, peut-on faire en France rien de semblable, et le doit-on?

La première condition de l'emploi des troupes paraît être qu'elles acceptent volontairement le travail, pour qu'il soit bien fait. Il faut par conséquent que le soldat ait la conviction qu'il est de son intérêt bien entendu de s'y livrer. C'est sans doute une idée très bonne en elle-même et dont l'exécution serait très désirable, que de faire regarder au soldat moderne les travaux d'utilité publique comme faisant partie du devoir militaire, ainsi que cela avait lieu chez les Romains, et sans donner droit à des indemnités nouvelles; mais ce but me paraît à peu près impossible à atteindre, au moins de prime abord, et si c'était possible un jour, le meilleur moyen d'y parvenir, serait sans doute de commencer par faire exécuter les travaux, par l'attrait d'une solde extraordinaire

qui augmenterait le bien-être du soldat travailleur, et lui assurerait même à la longue un certain avenir. Je dis du soldat travailleur, car il faudrait bien se garder de faire participer le paresseux aux bénéfices, lors même qu'il couvrirait sa paresse d'un faux point d'honneur.

La grande objection contre l'emploi des troupes est la perte imminente de l'esprit militaire. Je ne crois pas qu'on puisse ressentir de crainte moins fondée, car il ne s'agit point ici de mélange des soldats avec les ouvriers ordinaires, de leur séparation du corps, de leur isolement comme cela a lieu pour quelques travailleurs en ville, qui ne sont pas les meilleurs sujets. Les soldats employés aux travaux publics, doivent travailler sous les yeux de leurs officiers, de leurs sous-officiers; leurs travaux ne doivent durer qu'une partie de l'année, et loin de relâcher l'esprit de corps, vrai fondement de la discipline, ils doivent lui donner une nouvelle force par un nouveau genre d'émulation.

Aussi le règlement approuvé le 15 juillet 1854 par les ministres de la guerre et de l'intérieur, et dont on fait l'essai pour les routes stratégiques de la Vendée, pêche-t-il, à ce qu'il me semble, par un excès de défiance à cet égard, en défendant d'une manière absolue l'établissement chez l'habitant, des troupes employées aux travaux.

Les divisions rassemblées depuis trois ans au pied des Pyrénées offrent la meilleure preuve que les troupes pourraient être cantonnées sans inconvénient; car on n'a jamais vu de troupes plus belles, plus disciplinées, plus instruites, meilleures sous tous les rapports. Les régiments de la division des Pyrénées orientales, transportés tout d'un coup en Afrique, se sont montrés sur-le-champ prêts à combattre et l'ont fait avec distinction; cependant ces troupes des Pyrénées sont divisées de manière que des corps occupent 25 et 50 villages, et qu'aucun régiment n'a plus d'un bataillon réuni pour relever tous les trois mois ses cantonnements. Les soldats ne seraient pas certainement plus mauvais s'ils employaient tous au travail, comme quelques-uns le font, ce temps qu'ils passent à monter la garde, à faire des patrouilles et des reconnaissances inutiles sur la frontière.

Le moyen de faire camper les troupes destinées aux travaux est spécieux, mais sans utilité réelle sous le rapport de l'esprit militaire, et de plus il augmente tellement la dépense ou diminue tellement le bénéfice du soldat, que le but de l'emploi des troupes ne serait pas rempli.

Ce but ne saurait être, ainsi que l'annonçait un journal, (*La Paix*) 1° que l'armée compense par des services civils, en travaux d'art et de communications, des charges que son entretien impose aux contribuables; 2° qu'elle diminue beaucoup ces charges; 3° qu'au lieu de coûter 250 millions à l'état, elle acquitte en total la dépense de son entretien.

Ces résultats, bien qu'annoncés comme positifs, sont chimériques. Ce serait engager le gouvernement dans une fausse route que de les lui faire espérer; il serait bientôt détrompé et méconnaîtrait alors les véritables avantages de l'emploi des troupes.

Pour être soldat, il faut employer un certain temps à s'instruire du métier de soldat, et plus tard il faut encore une partie de son temps pour



1° Elle donnerait au gouvernement des garanties moins douteuses, car elle ajouterait celles de l'âge et de l'expérience à celles de la fortune. Aucun homme âgé de trente ans ne pourrait plus être désormais gérant d'un journal, tandis que la loi lui permet maintenant d'en remplir les fonctions à vingt-un ans;

2° Le cautionnement, fourni le plus souvent par des tiers au moyen d'une prime convenue, progressive en raison des risques que lui fait courir celui qui l'emprunte, n'a toujours été qu'une formalité vaine et qu'une garantie politique illusoire; le cens d'éligibilité serait au contraire une condition trop honorable à remplir, pour que le gérant ne l'ait pas toujours involontairement présente à la pensée, dans l'expression de ses opinions.

On ne saurait trop désirer que les gérants des écrits périodiques soient éligibles; indépendamment des garanties pécuniaires qu'ils offriraient en cas d'amendes, ce serait un moyen de déférer en quelque sorte leurs doctrines à l'opinion publique elle-même par une candidature permanente.

Ce but honorable, s'il est, depuis vingt années, toujours été présent à l'ambition des gérants responsables, en eût relevé la condition; il les eût fait plus dépendants de l'opinion publique; la presse périodique eût moins rencontré de brouillons et de controverses obscures; elle eût compté plus d'hommes politiques préparés par la théorie à la pratique des affaires.

Un des vices de la presse périodique, c'est qu'elle exerce sans contrôle un contrôle si actif, que le plus grand nombre des écrivains, dont le journal n'est la profession, soit trop étranger aux intérêts généraux qui sont de plusieurs natures: plus on relève la presse périodique, plus elle sera éclairée, digne et conciliatrice, et plus l'on créera de chances qu'elle cesse d'être l'interprète des passions des partis, pour devenir l'organe des intérêts et des vœux du pays.

« La presse périodique ne saurait avoir plus de droits que la tribune parlementaire, » a dit M. le duc de Broglie à l'occasion de la législation de septembre 1835; aussi demandons-nous pour elle deux — que les mêmes conditions de capacité leur soient imposées, — qu'une égale considération leur soit accordée, et que, — dans l'intérêt de la pacification publique et du développement progressif et rationnel de la liberté sociale, — la tribune parlementaire et la presse périodique se traitent en ennemis, mais non plus en ennemies.

Cela est possible par l'élévation morale de la fonction de gérant responsable et par la suppression matérielle du timbre, dont la conservation est inconciliable avec la modération et la bonne foi dans un journal.

Aussi long temps que cinq mille abonnés seront nécessaires à l'existence d'une feuille quotidienne, à cause de l'énormité de la taxe, il n'y aura point, il ne peut y avoir dans la presse périodique, de place pour les organes d'une opinion indépendante, calme et médiatrice.

La garantie d'éligibilité admise par la loi, la suppression du timbre également consentie, les journaux ne seraient bientôt plus que des préfaces politiques à la vie parlementaire.

La réforme de la presse périodique serait alors accomplie.

EMILE DE GIRARDIN.

## CHRONIQUE POLITIQUE.

De fréquentes conférences ont lieu depuis quelques jours entre M. Molé et l'ambassadeur d'Autriche, à l'hôtel des affaires étrangères. Dans l'une des dernières, M. Molé a demandé à M. le comte d'Appony des explications précises sur les mouvements de troupes qui s'opèrent dans la Haute-Italie, car jusque-là les réponses évasives du ministre d'Autriche semblaient vouloir donner à entendre qu'il ne s'agissait que du renouvellement partiel du principal corps d'occupation. Mais la certitude acquise que l'armée autrichienne se trouverait bientôt renforcée par quarante mille hommes de nouvelles troupes, donnait le droit au ministre des affaires étrangères de se montrer plus exigeant. L'affaire de Suisse ne pouvait guère justifier un pareil accroissement de forces; cependant M. d'Appony a cru devoir encore invoquer ce motif qui ne devait paraître qu'un prétexte. On s'est séparé après une discussion assez vive dans laquelle M. Molé a parlé avec beaucoup de fermeté, et M. d'Appony a expédié immédiatement un courrier à Vienne, pour demander, sans doute, de nouvelles instructions à M. de Metternich.

Que n'a-t-on pas dit, ces jours-ci, sur le compte de M. le duc de Mortemart? Les uns ont fait de lui un ambassadeur auprès d'une des principales puissances du Nord, les autres un ministre, et même un président du conseil; et tout cela, parce que M. le duc de Mortemart avait été reçu par le roi en audience particulière; voilà l'origine de tous ces commentaires, de toutes ces conjectures. Mais si l'on se donnait la peine de consulter les archives du *Moniteur*, depuis 1830, on pourrait s'assurer que ce n'est pas la première fois que M. le duc de Mortemart a été reçu en audience particulière par le roi; ses relations avec le Palais-Royal et les Tuileries ne datent pas d'hier ou d'avant-hier, et il a été un des premiers pairs qui aient prêté serment au nouveau gouvernement. Il n'y aurait donc rien que de fort naturel dans une nouvelle offre de services

ne point l'oublier; il en faut pour le service militaire.

Or, le temps nécessaire pour acquérir ou pour entretenir les connaissances du métier de soldat, le temps employé au service proprement dit, doit toujours être payé par l'état; car ce temps, ce travail, n'est pas productif, industriellement parlant, ou du moins, ce produit est tout militaire, politique, immatériel, et ne peut s'estimer en argent.

L'ouvrier civil travaille toute l'année et n'en a pas trop pour subvenir à ses besoins. On a, je crois, proposé, et ce serait une chose fort utile, si elle était praticable, de faire vivre en commun les individus rassemblés pour de grands travaux, avec une administration particulière pour subvenir à leurs besoins. Mais à coup sûr, les auteurs de ces philanthropiques projets n'avaient point conduit des ouvriers. Il faut toute la sévérité de la discipline militaire ou militaire pour réduire les hommes à l'uniformité de vie, d'habitudes. La régularité deviendrait pénible même pour beaucoup de bons sujets, et les mauvais sujets préféreraient l'aumône à ce joug quelque léger qu'il paraît être. L'ouvrier, esclave pendant le temps de son travail, tient d'autant plus à ses moments de liberté qu'ils sont plus courts; c'est là le secret de la facilité avec laquelle il se jette dans la licence. Loin donc que l'on puisse lui imposer de nouvelles obligations, il faut lui rendre facile ou agréable ce travail qui doit le faire vivre. L'ouvrier militaire ne peut tout au plus subvenir à ses besoins que lorsqu'il travaille comme ouvrier, mais lorsqu'il est occupé comme militaire la dépense retombera toujours aux frais de l'état.

Vouloir que l'armée ne coûte rien, c'est ne pas vouloir d'armée;

Vouloir que le principe une compensation, une diminution même dans les dépenses de l'armée au sujet des travaux, c'est ne pas vouloir ces travaux. Ce que l'on peut, ce que l'on doit obtenir de l'application des troupes aux travaux publics, c'est:

1° L'emploi des loisirs du soldat.

Cet emploi est utile au moral comme au physique, il peut faire espérer dans l'avenir une économie.

2° L'augmentation du bien-être du soldat, et par conséquent un attachement plus grand à sa profession.

3° L'augmentation de la richesse sociale, soit par les travaux exécutés, soit par les bénéfices réalisés par les travailleurs.

On a prétendu que les officiers, les soldats seraient mécontents d'être employés à de pareils travaux. Quelque ridicule que soit un préjugé, il faut bien en tenir compte s'il existe; mais la plupart des préjugés, des habitudes, n'ont de force que lorsqu'on en a peur; j'ai vu de vieux grenadiers au désespoir verser des larmes, parce qu'on leur faisait couper leur queue crasseuse; j'ai vu presque des insurrections dans les corps pour ce grave sujet, et cependant la queue disparaît bientôt de l'armée.

Le point de résistance paraît à craindre; les idées étroitement militaires de despotisme impérial ont fait place à des idées nouvelles, s'efface chez quelques routiniers dont le nombre diminue chaque jour. La noblesse et le militaire ne dérogent plus par le travail; et quelle différence pourrait-on établir entre travailler pour l'état ou pour les compagnies?

de la part de l'ancien ambassadeur à Saint-Petersbourg; mais la vérité est que la politique est tout-à-fait étrangère aux visites de M. de Mortemart aux Tuileries; il ne s'agit que de quelques démarches auprès du roi pour obtenir son adhésion au projet d'un établissement d'utilité publique, qui assurerait une grande et nouvelle communication entre le faubourg Saint-Germain et l'autre côté de la Seine.

M. de Polignac a adressé au rédacteur du *Courrier français* une lettre pour démentir la nouvelle que ce journal avait donnée d'un voyage de M. Gauthier à Ham pour le visiter. M. Gauthier est réellement venu à Ham, mais ce n'est pas M. de Polignac qu'il a rendu visite. M. de Polignac termine ainsi sa lettre: « Si dans les dures épreuves que la providence m'envoie, j'évite avec soin toute démonstration d'une vaine et puérile affectation de fermeté, croyez, Monsieur, que je n'en sais pas moins supporter de longues souffrances avec le calme et le courage qui conviennent à tout homme d'honneur. »

Tout se prépare pour l'expédition de Constantine; et s'il y a eu d'abord quelques doutes sur l'exécution de cette entreprise, il ne saurait y en avoir sur son succès; c'est la même ardeur, le même enthousiasme que pour l'expédition contre Mascara. Le maréchal Clausel ne manquera pas de soldats, car parmi les nombreux étrangers qui se trouvent en ce moment dans l'Algérie, il se présente beaucoup de volontaires qui voudraient partager l'honneur et les dangers de cette expédition. Sur cette liste d'amateurs, on remarque les noms de plusieurs officiers anglais et prussiens qui regardent comme une bonne fortune cette occasion d'apprentissage militaire, sous les ordres d'un des plus illustres lieutenants de Napoléon. Dans l'état-major de Paris, il y a un grand nombre d'officiers qui sollicitent la permission de se rendre à Alger; mais le ministre de la guerre l'a accordée à deux ou trois seulement. On avait cru un moment que le duc de Nemours aurait un commandement dans l'expédition, et il l'avait demandé avec instance; mais une volonté auguste le retient à Paris.

## NOUVELLES DE PORTUGAL.

PROTESTATION DES PAIRS DE PORTUGAL. — A la reine. — Madame, les pairs du royaume de Portugal, soussignés, n'ont pu se défendre d'un vif sentiment de surprise et de regret en lisant le décret signé par V. M. le 10 du mois courant, et par lequel V. M. reconnaît comme loi publiée du royaume la constitution politique proclamée au mois de septembre 1822.

La charte constitutionnelle de cette monarchie, accordée par un souverain portugais, l'auguste père de V. M., acceptée par les différents ordres de l'Etat, solennellement jurée par eux et par V. M., deux fois défendue par l'armée portugaise avec une constance et une bravoure dignes d'admiration, contre les attaques de troupes supérieures en nombre, mais inférieures en courage, cette charte, disons-nous, ne peut pas être révoquée et annulée dans un moment de vertige par une fraction de la susdite armée, surtout lorsqu'on considère que d'après les dispositions mêmes de la constitution nouvellement proclamée, de même que d'après la loi publique de toutes les nations civilisées, l'armée doit être essentiellement obéissante, qu'elle ne peut jamais s'assembler pour délibérer ni adopter des résolutions.

Madame, en vertu de la charte constitutionnelle, une portion de la représentation nationale appartient aux pairs du royaume, et leur appartient également de veiller au maintien de la constitution, et, sans l'approbation de leur chambre, on ne peut pas faire le moindre changement à un seul des articles du pacte constitutionnel.

Ce sont là incontestablement de grandes prérogatives et d'importants devoirs que l'honneur des pairs, la sainteté d'un serment ainsi que des longues souffrances qu'ils ont endurées, ne permettent pas de fouler aux pieds.

Voilà sur quels motifs les pairs de Portugal se font lent pour adresser à V. M., comme au chef suprême de la nation, la présente protestation contre le décret illégal contresigné par un de vos ministres. Ils espèrent que V. M. en fera un usage tel, que la nation portugaise ainsi que les nations étrangères puissent reconnaître à l'œuvre que les pairs du royaume ne soutiennent ni n'approuvent les révolutions, et que l'honneur et un serment ne sont pas de vains mots pour eux.

Les pairs du royaume, soussignés, sollicitent l'honneur de baiser les mains de V. M.

Lisbonne, 18 septembre 1836.

Nota. Le nombre total des pairs de Portugal est de 41; sur ce nombre, 24 ont signé, deux n'ont jamais signé, et plusieurs étaient absents de Lisbonne lors de la susdite protestation a été signée.

## NOUVELLES D'ESPAGNE.

MADRID, 5 octobre. — (Correspondance particulière.) Les breuits relatifs à des modifications ministérielles continuent: on parle toujours de M. Olozoga, dont l'inauguration au ministère ne serait pas saluée par

c'est une vraie dispute de mots complètement oiseuse. Le soldat travaillant en corps, avec ses officiers et ses sous-officiers, pourrait-il être humilié d'un travail payé par les agents d'une compagnie, nécessairement concessionnaire du gouvernement, tandis qu'il serait fier de ce même travail payé directement par les agents des ponts et chaussées? Voyons les moyens d'exécution de l'emploi des troupes aux travaux publics.

Le génie militaire de France fait exécuter de grands travaux. Voici comment se passent les choses.

Les militaires sont confondus avec les ouvriers civils, leur salaire est le même; mais l'entrepreneur leur fournit les outils et leur retient pour leur entretien, 1/5 de la journée; le gouvernement retient à l'entrepreneur 2/3 de cette même journée; le militaire reçoit 2/3 et se fournit des habillements hors de service pour le travail.

C'est un partage brutal de bénéfices sans aucun soin, aucune prévoyance; le soldat travaille bien ou mal, gagne de l'argent, le dépense mal à propos; le gouvernement retient d'une main ce qu'il donne de l'autre. Ce n'est pas là le modèle à suivre. L'objection au travail des troupes, tirée de la perte de la discipline, est ici dans toute sa force, les soldats étant confondus avec les ouvriers civils. Elle ne me paraît pas de nature à faire prohiber les travaux civils aux troupes; mais ces travaux doivent être faits militairement. Quant à l'esprit militaire, il doit être dans la nation pour être utile, et, par conséquent, il tient à des causes trop générales pour que l'emploi, nécessairement partiel, des soldats aux travaux, puisse exercer sur cet esprit une grande influence, soit en bien, soit en mal. Mais le mélange des soldats avec les ouvriers civils pourrait faire perdre aux premiers des habitudes de discipline qu'ils conserveront s'ils sont toujours réunis à part, quel que soit leur travail.

Le règlement que j'ai déjà cité (1<sup>er</sup> juillet 1834), conserve aux troupes leur solde et leurs prestations ordinaires.

Le vin, les vêtements de travail, sont fournis par les corps sur le produit des travaux.

Les outils sont fournis en première mise par les ponts et chaussées, et entretenus aux frais des corps.

Le produit des travaux est versé entre les mains des officiers payeurs des corps. Il est prélevé sur ce produit les sommes nécessaires pour les fournitures ci-dessus. Le surplus est distribué aux travailleurs de la même manière que le prêt, tous les quinze jours ou tous les huit jours, s'il est possible.

Les sous-officiers participent à cette répartition dans la proportion de 30 centimes par jour de travail. Il est enfin alloué aux officiers une indemnité mensuelle de 60 fr. pour un chef de bataillon; 45 fr. pour un capitaine, et 30 fr. pour un lieutenant ou sous-lieutenant.

Cette indemnité et la dépense des chefs ouvriers sont payées par les ponts et chaussées sur le 1/10 de produit alloué pour soins, peines, avances de fonds et bénéfices de l'entrepreneur, porté dans toutes les adjudications.

l'approbation des contribuables. On travaille activement à l'expédition des circulaires, pour activer le versement de l'emprunt forcé; 540 employés, réunis par les soins de l'intendant général, ont commencé hier matin, et ils continuent aujourd'hui ces expéditions. Les contribuables se plaignent moins amèrement; ils fondent de grandes espérances sur les travaux de la nouvelle commission chargée de l'examen des réclamations soulevées par la première répartition. Cette commission, jalouse de justifier la confiance des contribuables, doit s'adjointre cinq membres du corps municipal. Les principaux membres désignés pour la commission du commerce sont MM. Serillano-Jose C. Ballero et Gil de Santi-Banes. Certaines juntes ont dernièrement adopté un mode de perception, ou plutôt de confiscation de l'impôt, qui a fortement éveillée les sollicitudes du gouvernement. La résolution adoptée par M. Mendizabal, à l'égard de laJunta de Valladolid (voir la *Gazette de Madrid*), et qui est conçue dans des termes applicables aux autres juntes, dans le cas où elles seraient tentées d'imiter cet exemple, a répandu dans les esprits une vive anxiété. L'inquiétude est d'autant plus grande, que l'on vient de voir Cadix manifester l'intention de retenir tous les revenus de la province, même les produits des contributions. De telles mesures pourraient s'étendre à toutes les provinces immédiatement menacées par les factieux, et le gouvernement central se trouverait ainsi sans ressources dans les plus critiques circonstances.

CAPITAINE GÉNÉRAL DE L'ANDALOUSIE. — La nouvelle alarmante, bien que non officielle, que la faction rebelle s'approche de ce district avec une rapidité incroyable, m'oblige d'user des facultés que S. M. la reine a accordées aux capitaines-généraux par son décret du 24 octobre dernier, attendu que les circonstances ne permettent point de recourir aux moyens ordinaires. En vertu de ce décret, je déclare en état de guerre les provinces de ce district, et en conséquence toutes les autorités exécuteront les ordres que le pouvoir militaire leur communiquera pour le salut du pays, et pour que ces ordres soient plus efficaces ils seront appuyés par les commissions d'armement des provinces.

Fait à Séville, le 26 septembre 1836.

C. ESPINOSA.

Le capitaine général de l'Andalousie écrit au ministre de la guerre que Gomez est entré à Baeza le 24 septembre. Il ajoute que dans la journée du 29 il a fait partir de Séville le 5<sup>e</sup> bataillon de l'artillerie nationale de la marine, une demi-batterie, 400 hommes du 5<sup>e</sup> régiment d'artillerie, la cavalerie de la garde nationale, quelques carabiniers, une compagnie de volontaires d'Andalousie, et le capitaine-général comptait lui-même se rendre le lendemain à Carmona, où devait se réunir la milice nationale de la province, et se mettre ensuite à la poursuite des factieux.

On écrit de Belmonte, le 2 octobre:

Il y a dans nos environs 9,000 hommes sous le commandement du général Rodil. Hier, ces troupes ont fait un mouvement jusqu'à Corral d'Almaguer, de Villarejo, de Fuentes et de Villar de Canas, où elles se trouvaient. La division victorienne à Villarobledo se dirige sur Bonillo. L'archiprêtre de Moya a été battu à Villar de Humpo.

Cinq cents hommes de cavalerie de la garde nationale sont partis de Séville pour Cordoue; ils recevront sur la route des renforts qui porteront leur nombre à 2,000, et avant d'arriver à Carmona, d'autres troupes se joindront à eux. Pour mobiliser cette force, on a frappé le commerce d'une contribution de 30,000 duros, et le chapitre en a payé 50,000.

ALGESIRAS, 19 septembre. — Les agents de don Carlos sèment la discorde parmi nous, et si le gouvernement n'adopte des mesures énergiques, la trahison lui enlèvera tous ses partisans. Hier matin, les élections ont commencé. Des matelots et des contrebandiers ont crié: *muer a la gente de Sevilla!* (Murent les bourgeois!) Ils ont empêché les militaires et les citoyens de voter librement. Le soir, des coups de poignard ont été portés à des hommes paisibles. Il est évident qu'une main invisible dirige tous ces désordres, afin de discréditer le système en vigueur.

— La *Charte de 1830*, journal ministériel du soir, publie la dépêche télégraphique suivante:

Bayonne, 12 octobre, 7 heures du soir.

On écrit de Madrid, le 1<sup>er</sup> octobre:

Gomez était à Montero se disposant à repasser le Guadalquivir et la Lierra, pour se jeter dans les montagnes de Volide, par suite des démonstrations du capitaine-général de Séville, qui avait réuni, le 28, 4,000 hommes à Carmona.

Sanz était le 6 à six lieues d'Oviédo, occupé par 2,000 hommes de troupes et de milices déterminés à lui résister. La brigade portugaise s'y rendait le 2, de Léon, à marche forcée.

## DEBATS DE LA PRESSE.

Nous avons l'occasion de remarquer, depuis quelques jours, que la *vielle presse*, car le mot est accepté maintenant, même par ceux pour lesquels il a été fait, et avec une bonne grâce que nous n'aurions pas espérée; nous avons donc remarqué que la *vielle presse*, c'est-à-dire celle qui passe son temps à conjecturer, à supposer, à deviner, à poser des questions résolues, et à résoudre

Il y a certainement progrès dans ce règlement; mais il n'est pas sans reproches.

La compagnie du chemin de fer de Paris à Saint-Germain me paraît avoir encore mieux entendu la question. La compagnie donne tous les matins un verre d'eau-de-vie; elle fournit une blouse, un pantalon, les outils; elle paie le transport des vivres préparés à la caserne à l'ordinaire.

Ces divers frais sont estimés par la compagnie à 35 c. par homme. Elle donne 1 fr. 25 c. par journée en argent, ce qui fait monter le prix de la journée du soldat à 1 fr. 30 c. Les caporaux reçoivent 1 fr. 50 c., les sergents 2 fr.

Sur les 1 fr. 25 c. du soldat, il est prélevé une retenue journalière de 5 c. pour les corvées, et 20 c. pour la masse de linge et chaussure.

Chaque soldat paie en outre 3 fr. par mois pour exemption de service. Il lui reste donc en définitive 80 c., dont 40 c. seulement lui sont livrés, et 40 c. placés à son nom à la caisse d'épargne.

C'est là, jusqu'à présent, pour les troupes françaises, ce que l'on a fait de mieux en ce genre, et l'état ne dépense ni plus ni moins pour son armée; mais ses soldats sont occupés à un travail volontaire, au lieu de ne rien faire; ils acquièrent les qualités physiques et morales que donne le travail. Il serait beaucoup plus convenable, beaucoup plus logique, d'employer les loisirs du soldat, et surtout de l'officier, à des occupations purement militaires; mais c'est un système militaire tout entier, tout nouveau, qu'il faudrait prendre. Il faudrait des camps permanents, un isolement presque continu de la vie civile, pendant toute la durée de la vie militaire.

Je suis bien loin de blâmer un pareil système qui promettrait de réduire le nombre des troupes actives, en augmentant la réserve par le passage annuel de tout le contingent sous le drapeau, par la meilleure et plus prompt instruction des hommes. Mais on doit partir de l'état actuel des choses et non d'un système qui n'a même pas de chances d'adoption, quelque bon qu'il paraisse.

Que l'on fasse succéder le travail à l'oisiveté, que le soldat, au lieu de prêt régulièrement, également distribué à la paresse, à la mauvaise conduite, comme au zèle, à l'exactitude à remplir ses devoirs, trouve dans le travail une augmentation de bien-être proportionnée à ses efforts, il prendra l'amour du travail, il deviendra un citoyen utile sans cesser d'être un bon soldat.

Voilà les avantages réels qui peuvent résulter de l'emploi des troupes aux travaux publics pour le gouvernement et pour le soldat. Ils sont loin des exagérations que nous avons signalées en commençant; mais ils existent et méritent d'être pris en sérieuse considération. Il en existe aussi pour les compagnies industrielles. Une entreprise est nationalisée par le concours de l'armée; le nombre des travailleurs et surtout l'ordre et la discipline des ouvriers militaires peuvent permettre de multiplier les ateliers et d'achever plus rapidement de grands travaux.

UN OFFICIER DE GÉNIE.



dra des questions qui ne sont pas posées, imagine, pour nous dis-  
créditer à petit feu et nous tuer à coups d'épingles, de nous dé-  
signer tous les matins sous ce nom négligemment jeté de « journal  
ministériel. » D'abord, vous avez remarqué sans doute, et le mi-  
nistère aussi, combien nous sommes souples, soumis et ministé-  
riels; nous avons publié, hier et ce matin, sur les journaux  
subventionnés, des considérations qui montrent jusqu'à quel  
point nous sommes pour les feuilles apologetiques, et nous a-  
vons fait, hier matin encore, à l'occasion d'une commission  
nommée par M. Gasparin, un article qui prouve que si nous  
sommes du bord des ministériels, c'est qu'il doit y en avoir de  
deux espèces : l'espèce de ceux qui acceptent le ministérialisme,  
me, et l'espèce de ceux qui le repoussent; et celle-ci est la nôtre.  
Certainement, et nous le disons hautement, s'il y eût jamais  
un journal libre, indépendant et sincère, c'est la *Presse*. Et notre  
sincérité n'est pas en paroles; elle est en faits de tous les  
jours. Ainsi, la *Presse* remarque un progrès notable dans la ré-  
daction du *Bon Sens*, et à l'instant elle le signale, elle l'encourage,  
elle le discute, elle lui donne tout ce qu'elle a elle-même de pu-  
blicité; la *Presse* reproduit le budget du *Siccle*, et donne avis au  
public, à ses propres abonnés, que le *Journal Général de France*  
vient de distribuer un dividende à ses actionnaires; et cependant  
le *Siccle* et le *Journal Général* sont des entreprises rivales à 40 et  
à 48 francs.

Que la vieille presse en fasse donc autant; que ces journaux  
fassent pour leurs rivaux ce que nous faisons pour les nôtres;  
qu'elle soit franche et juste; qu'elle nous nomme quand elle nous  
attaque, qu'elle nous cite quand elle nous pille; qu'elle renonce  
enfin à cette phrase banale et mercantile : *On lit dans un journal  
de matin.*

Et il faut encore qu'un journal ait acquis une certaine position  
pour qu'on l'appelle « un journal du matin », quand on le pille;  
la vieille presse commence par le dépouiller, sans l'appeler  
d'aucun nom. C'est même un événement dans un vieux journal  
qu'un parti à prendre vis-à-vis d'une feuille nouvelle qui pro-  
spère; les rédacteurs, les administrateurs, les fournisseurs se ras-  
semblent et délibèrent aussi gravement qu'en un conseil de mi-  
nistres. Nous supposons même qu'on s'est déjà réuni et qu'on  
a ainsi discuté à notre sujet :

Le rédacteur en chef. — Messieurs, la *Presse* a 5,000 abon-  
nés, quoi qu'on en dise; elle frappe sur nous tous les matins;  
les rieurs sont de son côté jusqu'ici, et les abonnés également,  
ce qui est plus fâcheux encore; que ferons-nous? devons-nous  
la reconnaître?

Le fabricant de papier, fournisseur des deux journaux. — Mais  
il me semble, messieurs, sans meilleur avis, que vous délibérez  
un peu tard là-dessus; la *Presse* a 5,000 abonnés, et pour qu'un  
journal ait 5,000 abonnés, il me paraît qu'il faut qu'il existe.

Le caissier. — Monsieur, ce n'est pas une raison. Il y a des  
journaux qui existent depuis deux ou trois ans, et que nous ne  
reconnaissons pas.

Le fournisseur. — Eh! pourquoi donc pas, messieurs?

Le rédacteur en chef. — C'est parce que nous le ferions con-  
naître.

Le fournisseur. — Ah! je croyais qu'il était connu, puisqu'il  
a deux fois plus d'abonnés que vous.

Le caissier. — Ce n'est pas une raison; mais je ne suis pas  
d'avis qu'on le reconnaisse encore; qu'on le pille, à la bonne  
heure; on le reconnaîtra plus tard.

Le rédacteur en chef. — Il me paraît que, vu les cinq mille  
abonnés de la *Presse*, on pourrait lui accorder le « journal du  
matin. »

Un rédacteur. — C'est bien prompt; il n'y a que trois mois  
qu'elle existe. Nous existions depuis deux ans, nous autres, et  
nous avions déjà mangé de l'argent, Dieu sait!

Le caissier. — Hélas!

Le même rédacteur. — Nous avions mangé de l'argent, Dieu  
sait! qu'on nous laissait dans notre obscurité native; et quelle  
joie ce fut pour nous quand, en tête du meilleur de mes articles,  
un confrère intègre mit enfin : « On lit dans un journal du  
matin! »

Le rédacteur en chef. — C'est vrai. En commémoration de  
cette belle journée, je propose qu'on accorde à la *Presse* le  
« journal du matin. »

Le caissier. — C'est trop prompt, messieurs.

Les rédacteurs. — Non, non! elle fait rire à nos dépens tous  
les matins, et elle est capable de continuer; appelons-la « un  
journal du matin »; elle en sera flattée et elle nous laissera tran-  
quilles.

Le caissier. — Allons! elle se taira peut-être, et on ne se dés-  
abonnera plus autant.

Les rédacteurs. — Certainement.

Un abonné, présent par hasard. — Je me désabonne.

Voilà une séance modèle de vieux journal à l'occasion de tout  
journal nouveau. Dans cette presse honnête, loyale et indépen-  
dante, tout se fait au point de vue mercantile; rien de désin-  
téressé, rien de spontané, que le dénigrement et la colère.

La vieille presse nous accuse d'être durs à son égard; c'est  
possible, mais ce n'est pas à elle de se plaindre. C'est elle qui a  
engagé la lutte, et nous n'avons fait que l'accepter. Par exem-  
ple, nous l'avons acceptée pour la mener jusqu'au bout. Pot de  
terre ou pot de fer, nous voulons courir le risque du choc; qui  
aura des débris, les ramasse.

Nous nous sommes tenus aujourd'hui dans des termes géné-  
raux, parce que le *Temps*, le *Journal du Commerce*, le *Constitu-  
tionnel*, le *National*, le *Siccle*, le *Courrier*, faisant le même article  
tous les matins depuis deux mois, nous commençons à être las  
de le reproduire, et nous attendons quelqu'autre question. Nous  
avons voulu relever spécialement ce soir l'épithète de « journal  
ministériel » à laquelle la vieille presse paraît tenir; mais il est  
probable que nous n'aurons plus le temps d'y revenir, quoi que  
la presse en puisse faire.

Quant à nous nous ne disons pas à nos adversaires qu'ils  
sont ministériels, parce que ce mot ne signifie rien du tout, et  
qu'une excellente idée ne cesse pas d'être excellente pour être  
inspirée par un ministre; mais nous leur dirons qu'ils sont par-  
faitement stériles, et ce reproche les touchera davantage parce  
qu'il est vrai. Nous ferons mieux que cela, encore; nous ne nous  
bornerons pas à énoncer le reproche, nous le justifierons par  
des exemples que la vieille presse nous fournira en abondance  
tous les matins, et de manière à nous donner l'embarras du  
choix.

## DEBATS JUDICIAIRES.

### COUR D'ASSISES DE LA SEINE.

Présidence de M. Grandet. — Vol commis par un clerc d'huissier au  
préjudice de son patron.

Le 14 avril dernier, M. Clayeux, huissier, remit à Desprez, son deuxi-  
ème clerc, huit effets de commerce pour en faire le recouvrement.

Desprez rentra dans le courant de la journée, changea de bottes, puis  
ressortit aussitôt en annonçant qu'il ne rentrerait pas pour dîner.

Le lendemain 15, Desprez renvoya cinq billets à son patron; ces bil-  
lets étaient enfoncés dans une lettre ainsi conçue :

« De la maison de jeu, à minuit, après avoir perdu 5,673 fr. Il ne me  
reste que la fuite. Allez chez M. Lemaire, votre frère; il est cas-  
sier de mon frère; il paiera tout. Au lieu que si vous me faites arrêter,  
vous perdrez tout. »

Desprez avait été toucher : un billet de 2,000 fr., plus 25 fr. 85 c. de  
frais chez M. Leboucq, banquier; 2<sup>e</sup> un billet de 1,124 fr. et 20 fr. 20 c.  
de frais chez le sieur Eschall, banquier; 3<sup>e</sup> un billet de 500 fr. chez un  
sieur Gallinet incalcable.

La perte au jeu, annoncée par Leclerc, était un mensonge; la lettre  
avait été écrite d'une maison de prostitution. Il avait ensuite passé la  
journée à Versailles avec une fille publique. Desprez, après avoir com-  
mis ce vol, acheta des habits, un cheval, des harnais et quitta Paris pour  
se rendre à Rheims; les dépenses qu'il fit dans cette ville, à en juger  
par une soirée de cent francs, furent considérables. Ces dépenses donc,  
et le silence qu'il garda sur un vol de 4,000 fr. commis à son préjudice,  
éveillèrent les soupçons de la police. Des explications lui furent deman-  
dées sur les causes de sa présence à Rheims.

Il chercha d'abord à cacher son nom et sa profession, se disant tantôt  
commis-voyager, tantôt poursuivi pour cause politique. Obligé à la fin  
d'avouer la vérité, il fut conduit à Paris, et dans ses interrogatoires il a  
reconnu avoir détourné le montant de trois billets à lui confiés par M.  
Clayeux.

Amené en raison de ces faits devant la cour d'assises, Desprez a per-  
sisté dans ses aveux; il n'a été condamné qu'à deux années d'emprison-  
nement.

— M. DUTACQ, gérant du *SICCLE*, vient d'être condamné par la cour  
royale (appels de police correctionnelle) à deux mois de prison et 400 f.  
d'amende pour avoir fait paraître son journal sans avoir préalablement  
déposé le cautionnement exigé par la loi du 9 septembre 1835.

— La cour d'assises, présidée par M. Grandet, a, dans son audience  
d'hier, condamné Edouard Guérin, âgé de 22 ans, reconnu coupable de  
faux en écriture privée, à la peine de deux années d'emprisonnement.

— Les deux affaires relatives à des fabriques clandestines de poudre, rue  
de l'Ourique et rue Dauphine, et dans lesquelles il y a eu appel de la part  
des prévenus condamnés, ont été jointes pour être soumises à un même  
débat qui s'ouvrira le lundi 17 du présent mois, à l'audience des appels  
correctionnels de la cour royale. Le nombre des prévenus appelants est  
de trente-deux.

## NOUVELLES DIVERSES.

NEUILLY, 15 octobre. — Hier soir M. le comte de Montalivet, M. l'amiral  
Jacob, M. le ministre de la Belgique et M. l'amiral de la Breton-  
nière ont été reçus par le roi.

Aujourd'hui, à onze heures trois quarts, le roi, la reine et la famille  
royale sont allés à Versailles.

— Un agent de don Miguel vient de quitter Paris ces jours-ci et est  
retourné à Rome, après avoir réussi dans la mission qu'il avait reçue de  
vendre deux diamants appartenant à l'infant, et qui ont été achetés au  
prix de 90,000 fr., par un joaillier de cette capitale.

— Le jury médical du département de la Seine se réunit aujourd'hui à  
la Faculté de médecine, pour la réception des officiers de santé.

— Les eaux de la Seine ont encore monté hier; les eaux toutes bour-  
beuses charriaient une foule d'objets enlevés par leur croissance subite  
sur les rives du fleuve. Dans Paris même, sur les ports qui sont en partie  
inondés, on travaille continuellement à enlever les marchandises dans  
la crainte que les eaux ne les entraînent.

— Le 14, à sept heures et demie du soir, un charretier qui revenait de  
Paris, où il avait porté du moellon, a eu l'imprudence de dételer ses qua-  
tre chevaux au pont de Neuilly, et de les conduire sans les détacher les  
uns des autres à l'abreuvoir du quai de Puteaux; l'obscurité et la crue  
subite qui venait d'éprouver la rivière ne lui ont pas permis de diriger  
ses chevaux, qui ont disparu, ainsi que lui-même. Hier matin, à huit  
heures, on n'avait encore retrouvé ni le charretier, ni les chevaux.

— Tous les bâtiments disponibles à Toulon, vont à Oran ou à Alger,  
embarquer des troupes pour Bone, où le général Trézel les organisera  
en brigades d'après les instructions du maréchal Clauzel. On croit que  
la colonne expéditionnaire se composera de 40,000 hommes, divisés en  
trois brigades et une de réserve. On espère que 5,000 cavaliers des tri-  
bus amies et autant de fantassins, rejoindront la colonne.

— Un fait de longévité assez remarquable vient de se représenter ré-  
cemment à Maurs, arrondissement d'Aurillac. C'est M. Chaule, né à  
Maurs le 3 février 1756, reçu médecin à Montpellier en 1766, qui, en  
septembre 1856, réclame l'inscription de son nom sur la liste des élec-  
teurs de son département. Le style et l'écriture de sa lettre prouvent as-  
sez que ce centenaire a conservé toutes ses facultés; il est, comme il le  
dit, en état de rendre encore des services à son pays, en qualité d'élec-  
teur et de juré.

— Voici des particularités fort récréatives sur l'esprit et le style des  
procès-verbaux et de la correspondance d'un commissaire de police du  
département de l'Ain.

Le commissaire écrit à un habitant : « Je vous prévins que les régle-  
ments s'opposent à ce que vous conserviez plus long-temps un animal im-  
monde dans votre maison, qui est le pigeon. » Dans un de ses procès-ver-  
baux, on lit : « L'argent était ostensiblement caché. » Dans un autre : « J'ai surpris le flagrant; il avait l'air rêveur, pensif et monotone. » Ail-  
leurs « Le sieur N... est prévenu d'avoir pris un cheval dans l'écurie, qui  
était une jument. »

— Il y a environ six semaines, une jeune femme de Londres fut trouvée  
dans le canal où elle s'était noyée. On reconnut ce cadavre pour celui  
d'une sœur de mistress Edwards, qui avait disparu la veille par suite de  
chagrins domestiques. Après une enquête pour constater le décès et l'iden-  
tité de la personne, le corps, reporté au passage Nelson dans lequel  
demeure mistress Edwards, fut inhumé avec les cérémonies convenables.

Vendredi dernier, mistress Edwards rentrant chez elle crut voir dans  
la rue le spectre de sa sœur; elle s'enfuit tout effrayée. Le fantôme cou-  
rut après elle en criant : « Mary, attends-moi; écoutes moi donc Mary! »  
Mistress Edwards encore plus épouvantée s'arrêta en effet et tomba éva-  
nouie. En revenant à elle, mistress Edwards fut aussi surprise qu'enchan-  
tée de se voir serrée entre les bras de sa sœur, qui n'était point un fan-  
tôme, mais parfaitement vivante. Tout s'est expliqué; la prétendue defun-  
te ayant eu une querelle avec son mari, était allée passer quelques jours  
à la campagne. Apprenant enfin qu'on avait dressé son acte mortuaire,  
et qu'une autre avait été enterrée à sa place, elle avait cru devoir revenir  
auprès de sa famille.

Ces faits ont été exposés au bureau de Holton Garden. Les magistrats  
en ont donné acte, et conseillé aux parties de faire rectifier l'acte de dé-  
cès erroné. On ignore le nom de la personne dont le suicide a occasionné  
cette singulière méprise.

## CHRONIQUE DES ARTS ET DES THÉÂTRES.

MADAME MALIBRAN. — La mort de Mme Malibran a donné lieu au  
récit d'une anecdote qui n'est pas sans intérêt pour le monde artiste  
et dont nous garantissons l'authenticité. En 1851, lorsque la célèbre  
dont émerveillait la capitale par son incomparable chant, elle rencontra  
le sculpteur Dantan, auquel sa verve satirique et d'autres œuvres sérieu-  
ses fort estimables avaient déjà fait une grande et juste réputation. Plus-  
ieurs fois déjà la célèbre cantatrice avait prié l'artiste de la comprendre  
dans les rangs déjà nombreux des sommités de toute sorte auxquelles  
Dantan faisait les honneurs de la satire en plâtre, et celui-ci avait tou-  
jours résisté. Vaincu par les puissantes sollicitations de la cantatrice, le  
sculpteur consentit enfin à se mettre à l'ouvrage, et Mme Malibran  
eut sa charge, que, toute joyeuse, elle distribua en grand nombre à tous  
ses parents et amis. Ce buste grotesque est le seul buste de femme qu'ait

jamais fait Dantan pour sa galerie comique, et encore n'en parlait-il et ne  
le voyait-il jamais qu'avec une extrême répugnance. L'année suivante, la  
cantatrice et le sculpteur se rencontrèrent à Londres. Mme Malibran ou-  
vrit à Dantan son riche album offrant à son tour à l'artiste ce qu'il pou-  
vait désirer d'elle, en souvenir de cette rencontre à l'étranger. Dantan  
demanda un *autographe*; mais il désira en indiquer la teneur : c'était  
une demande formelle de la caricature, dont le souvenir restait pour lui  
un véritable regret.

Quatre années se sont écoulées depuis, et la mort a enlevé Mme Mali-  
bran. A cette nouvelle, dont plus que personne il ressentit une douleur  
d'ami et d'artiste, Dantan fit chercher dans tout Paris les malencontreuses  
caricatures de l'admirable cantatrice pour les briser toutes; le moule fut  
aussi détruit. Mais à côté de ces débris, il a créé un nouveau et plus digne  
monument. Dantan est le seul qui possède une reproduction parfaite des  
traits de Mme Malibran; elle avait long-temps et patiemment posé de-  
vant lui pour le beau buste qu'on voit à la comédie italienne. Une réduc-  
tion fidèle de ce buste si remarquable vient d'être religieusement élabo-  
rée par Dantan; il a mis dans cette œuvre tout son talent et toute son  
âme. Les faits ainsi rétablis, chacun louera cette délicate susceptibilité  
de l'artiste, et ce dernier buste de Mme Malibran restera pour chacun un  
précieux souvenir du talent dramatique le plus vrai et de l'organisation  
la plus supérieurement musicale de notre époque.

## VARIÉTÉS.

### MADemoiselle de MAUPIN.

PAR THÉOPHILE GAUTHIER (1).

C'est une erreur de croire que le paganisme ait fini avec la ville de  
Rome. L'humanité ne se dépouille pas d'une religion de vingt siècles  
comme d'un manteau usé. Quand le monde traverse du nord au midi par  
le bruit et le mouvement fut rentré dans son silence, une morte écarta du  
doigt son linceul, se leva comme une ombre sur la pierre de son tombeau,  
et dit : Je suis la foi de vos pères. Je suis Cythère la blanche. C'est moi  
qu'on nomme encore Vénus Libitina, la fille de Zeus le porte-foudre, la  
blonde Aphrodite, la belle Cypris à la gorge nue et à la chevelure dé-  
nouée. J'étais adorée à Gnide, à Paphos, à Cythère par des vierges con-  
ronnées de la rose ou du myrte, et par de jeunes hommes beaux comme  
de jeunes filles. J'avais des trépiéds où fumait l'encens arabe et des  
autels parfumés de nard. Si vous m'aviez vue quand je sortis des flots  
de « à mer, blanche comme une blanche écume; quand je reçus de Paris,  
au cou d'Ivoire, la pomme de la beauté, en dépit d'Ere la brune et de  
Pallas Athène; quand j'aimai le jeune Adonis, Éneas le pieux ou le blond  
archer Phœbus Apollo : oh! j'étais belle alors. Maintenant voyez mes  
joues pâlies, voyez mon flanc qui saigne : vos barbares ont déchiré mes  
bandelettes; ils ont coupé l'aile à mon fils le blond Erôs; ils m'ont per-  
cée au sein d'un coup de lance : je suis comme quand Diomède, fils de  
Thyde, le héros grec monté sur son quadriga aux roues d'or, me blessa :  
mais je n'ai plus Dionée, ma mère, pour me consoler. Un nouveau Dieu  
nous a tous chassés des hautes demeures. On a brisé nos temples et nos  
statues. Thétis, la pleureuse, Héphestos, le divin boiteux, Héres, le  
grand gendarme, et moi, Paphia, la belle fille d'amour, nous nous en al-  
lons muets et la tête baissée. Oh! revenez à nous, fils des humains! le  
trône de Zeus, le Dieu tonnant, vaut bien la croix du charpentier Jésus.  
Quittez sa couronne d'épines pour ma couronne de roses. Laissez au  
Nazaren ses lourdes chaînes, ses verges ensanglantées et son calice de fiel :  
mieux valent mes guirlandes de myrte qui sentent bon, mon ra-  
meau d'or et ma coupe d'onyx toute pleine d'ambrosie. Je suis plus belle  
que toi, à Maria, la vierge! au moins je montre mes épaules nues, mes  
bras d'Ivoire et mon sein moite de volupté. J'aime mieux le blanc  
Adonis, le douteux Gyges, et mon fils Cupido, le Dieu Erôs,  
le bel enfant, aux yeux bandés, que tes anges, les prudes jeunes  
hommes, aux longues ailes. Je m'ennuierais dans cette cour-là. Mor-  
tels, j'en jure par le Styx, si vous nous aidez à reconquérir l'em-  
pire, si vous me rendez mon olympé, mon lit d'argent massif, mon char  
d'or traîné par des pas-ereaux ou des colombes, mes prêtres beaux comme  
le dieu Sol, mes hécatoches de génisses, aux cornes dorées, je vous don-  
nerai des filles plus brunes que Pholoe, la brune fille de Thétis, et des  
garçons aussi braves qu'Héres smyrnien, mon second mari.

Elle dit : à ces mots, les uns de clore leurs oreilles, les autres de s'é-  
crier : Blasphème! L'église qui se sentait menacée dans sa base, jeta l'a-  
nathème sur les livres, les souvenirs et les idées des anciens. Il fut défen-  
du d'apprendre la mythologie aux enfants; tant on craignait encore ce  
culte déchu, tant était séduisante cette vierge antique qui, après deux  
siècles, sortait toute blanche de la nuit du tombeau.

Proscrite et repoussée du monde chrétien, la fable vint demander asile  
à la cabale : c'est là qu'elle retrouva ses vestales, ses prêtres et ses au-  
tels. L'astrologie ramassa tous ces pauvres dieux tombés du ciel et les  
replaça dans les hautes demeures. Les nuits furent repeuplées. Vénus  
rentra nonchalante et molle dans son lit de roses : les mortels indiscrets,  
aussi heureux que les immortels : du rapsode, avisèrent de loin la blonde  
déesse rougir ou pâlir tout à tour sous les baisers de Mars. Le fils de la  
vieille Rhea, Jupiter-Lycéen revoyait sur le monde cet oeil éternel et puis-  
sant qui remue tout. Le dieu Sol, le beau chasseur Cynthius, le jeune  
Apollo, dieu des vers et du jour, secona de nouveau sa chevelure rousse  
et lumineuse d'où tombent à jamais des rayons, des rosées et des fleurs.  
Saturne, fils de Coelus, le dieu deux fois détrôné, le vieux Chronos re-  
prit sa place dans le palais de son père. Lusa la pale sortit à moitié d'une  
robe de nuages sa ronde et brune mamelle. Une étincelle au front et un  
blond épi à la main, Thémis la vierge, la blanche fille d'Astréos se re-  
coucha sous les pieds d'argent du dieu Bootes. Enfin, chaque fois que l'as-  
trologue levait ses yeux vers la voie lactée, il croyait voir Juno, la reine des  
immortels, s'enfuir devant les pas de Mercure, soutenant de la main ses  
seins gonflés et laissant ruisseler entre ses doigts de rose de blanches  
gouttes de lait qui tombent en étoiles.

Ces deux religions avaient chacune leur art et leur école. Le paganisme  
divinisait la forme. Apollon était adoré parce qu'il était beau, Vénus  
parce qu'elle était belle; tous les dieux et les déesses étaient la beauté vi-  
sible, la beauté descendue du ciel, la beauté humaine ou femme. Aussi les  
artistes grecs cherchent-ils avant tout le style : leurs statues ont la ligne  
nette, robuste et transparente; le marbre devient chair, touché par leur  
ciseau; on dirait qu'il va fléchir et vous rebondir sous la main; vous  
croyez voir une teinte de sang rouir sous cette blancheur d'albâtre, et  
nouveau Pygmalion, vous attendez le souffle sur ces lèvres froides. Les  
poètes anciens sont aussi d'admirables sculpteurs; avec quelle vigueur  
ils arrêtent leur trait tout à la fois si reposé et si hardi! Ils savent aussi  
bien que Phidias égraser les lignes, amollir les angles, et enlever un  
groupe. Comme toutes ces têtes de femmes adoucies de long cheveux  
noirs, penchant voluptueuses et molles! O! Chryseïs, la belle esclave dy-  
rée, Cynthia la brune, Lesbia la rouquillante fille! et toi, Délia, qui dé-  
noue d'un doigt de rose ta ceinture jalouse! vous tantes, beautés anti-  
ques, vous avez le droit d'être déesses; l'air de la Grèce et de l'Italie est  
encore tiède de vos baisers; vos ombres glissent si flouées, si vivantes et  
si lumineuses à travers les vœux de vos amants, qu'on vous prendrait pour  
les muses du vieil Hélicon, pour les vraies sœurs de l'Épique grecque.

Le judaïsme, au contraire, poursuivait, avant tout, l'idée. Ses édifices  
étaient des livres; ces livres de marbre, de jaspé et d'airain dormant ren-  
fermaient des volumes comme des volumes antiques. Les artistes grecs re-  
cherchaient surtout le vrai; ceux de la Judée le grand, le solennel, l'im-  
mense, l'absolu, le divin. Un morceau de marbre blanc et un ciseau en  
voilà assez à Phidias pour faire un chef-d'œuvre. A Salomon il faut tout  
un peuple d'ouvriers, toute une création à fouiller, tout un monde à bou-  
lever, de fond en comble; les forêts du Liban coupent leur noire cheve-  
lure et la jettent au pied de Jehova, la terre lui ouvre son écin de rubis  
et de diamants; le vieil Océan soulève sa barbe tout enroulée de nacres  
de perles, de coraux, de byssus, et la secoue sur les autels d'Adonis; les  
fleuves vidant leur urne de sable dans les bassins de marbre du temple;  
enfin, toute la nature avec ses ombres, ses soleils, ses trésors, ses beau-  
tés, ses grandes masses, ses éblouissements, vient s'encadrer dans l'œuvre  
de l'architecte. La Bible a le même caractère; la Bible c'est le temple écrit;  
soit qu'elle chasse devant elle des troupeaux de montagnes, bœliers à la  
verte toison et aux cornes dorées, d'un rayon de lumière, qu'elle souffle

(1) 2<sup>e</sup> vol. in-8°, chez Eugène Renduel, 23, rue des Grands-Augustins.



sur les nations comme sur un flambeau, et qu'elle les éteigne; qu'elle dise à la mer : Ici ! et que l'Océan réponde me voilà ! et qu'il se couche comme un chien aux pieds de son maître; qu'elle ferme l'œil au soleil ou la bouche à l'abysses; elle est toujours lyrique, idéale, étrange, infinie.

Le christianisme, qui vint continuer l'œuvre de Moïse, déclara une guerre implacable aux sens, à la matière, à la forme. Il se voila les yeux devant la beauté nue et inventa un nouvel amour sévère, mystique, éthéré. Observons d'ailleurs que les barbares apportèrent au-devant de l'Evangile une nature grossière, forte, rebelle, passionnée, qu'il fallut soumettre : l'Eglise essaya sur elle le jeûne, la continence et l'entour de voiles, d'ombres et de pudeur. De là dans les arts cette austérité des premiers siècles. Une nouvelle école s'ouvrit toute vouée au culte des idées, à l'initiation, au mystère, au symbole. On eut des monuments graves et solides, à larges ombres, à gros massifs de pierre, à allées perdues et obscures; monuments saints et sévères, sans ornements, sans concetti, sans distraction, où il n'y avait place que pour la prière ou la pensée. Les évêques n'y souffraient même pas de statues, dans la crainte, sans doute, que les images ne ramenassent à l'idolâtrie. Il en était de même chez les Juifs. Le spiritualisme s'accommoda d'ailleurs bien mieux de l'architecture que de la statuaire; il aime à lutter avec les grandes masses pour y fixer toute son idée, et dédaigne de s'arrêter laborieusement, patient, enthousiaste devant une main ou un col de femme.

L'art païen et l'art chrétien poursuivent d'ailleurs un but unique : le beau; mais l'un le place dans la forme, l'autre dans l'idée. De sorte que l'école nouvelle gravite sans cesse vers la beauté immatérielle et infinie qui est Dieu; tandis que l'école antique était toujours ramenée vers la beauté plastique la plus séduisante et la plus vraie, vers la femme. Ces deux arts ont d'ailleurs leur emblème. Le cygne, ce flocon de neige ailé et vivant qui repousse de sa gorge blanche, dure et gonflée, l'onde élastique et molle; cet oiseau qui ceda jadis ses ailes à l'amour, dont tous les mouvements sont une harmonie, qui vit au bord des lacs et des clairs viviers, qui courbe, replie ou allonge son cou soyeux avec des fantaisies si voluptueuses, le cygne est l'oiseau des anciens. Les modernes voulurent quelque chose de plus chaste, de plus ailé, de plus céleste, ils choisirent la colombe. L'oiseau chrétien habite les forêts et les solitudes, il se suspend aux branches comme l'âme aux choses d'en haut, il perche rêveur au bord des fontaines, il roucoule une plainte et un amour éternel, il se balance dans son nid de mousse au souffle de la brise ou de l'orage, et quand le vent rompt son appui, il ouvre ses deux blanches ailes vers le ciel.

Les églises gothiques admirent un grand nombre de statues; mais elles jetèrent une double guimpe, un large voile, et un triple vêtement sur toutes ces beautés de détails, où l'antiquité mettait son étude et son amour. Nos madones sont des pensées qui se sont faites de granit : on dirait des anges qui, attardés dans notre nuit froide et pétrifiante, n'ont pu s'en relever au ciel. La peinture des premiers maîtres chrétiens est grave, pieuse, mystique : l'âme luit dans leurs saintes diaphanes, et pâles comme la même allumée à travers un vase d'albâtre. Intermédiaires sublimes entre le monde et le tombeau, frappées de toutes les beautés de la vie et de la majesté de la mort, elles sourient mélancoliquement sous leur voile ou leur linceul comme la blanche fiancée de lord Byron. Les baisers et les désirs ne sauraient d'ailleurs où se poser sur ces seins de vierges si chastes, si mortifiées, si roucoullantes. C'est que nos lèvres sont trop souillées pour vous, blanches colombes dont Christ était le ramier !

Cependant l'école payenne long-temps submergée par le déluge des barbares, commençait à remonter peu à peu à la surface. La fable glissa ses chimères, ses harpies, ses salamandres, ses faunes, ses satyres dans les coins obscurs de nos cathédrales. Un instant les deux arts firent mine de se serrer l'un sur l'autre; mais cette union était impossible. Après quelques années d'hésitation et de combats, le mouvement de la renaissance amena le triomphe de la fable sur les lettres et sur les arts. Au reste, le paganisme rentra dans les mœurs avant de rentrer dans les livres. A part quelques instants écoulés dans une chapelle tout embaumée de fleurs et de flambeaux et où l'on se souvenait qu'on pourrait bien être chrétien, le reste de la journée était jeté à des fêtes, à des plaisirs et à des études antiques. Cet oratoire occupait le coin obscur et en quelque sorte honteux d'un château; tandis que les jardins, les salons, les vestibules, les bassins étaient peuplés de nymphes, de Tritons, de Néréides, de Dianas, de Priapes, de Silvains en marbre ou en bronze qui s'ébattaient tout joyeux au soleil. A voir, sous un ciel mollement ouaté de nuées molles et floconneuses, ces parcs tout retentissants de jets d'eau et de cascades, ces grands arbres qui se balançaient ivres d'azur, de soleil et de rosée, ces gros vases de marbre blanc soutenus par des amours, ces cignes voluptueusement pelotonnés dans des herbes hautes et humides, ces marionnettes qui neignent des fleurs blanches sur la tête de Nérée ou de Léda, on se croirait au milieu de quelque frais Tibur, dans la villa de Placcus, de Tullius ou de Maron. Une époque morte ressemble à une ville engloutie; le temps amasse des alluvions de siècles : à la surface, il y a vie, lumière, mouvement, verdure; au fond, ombre et silence. Voyez la renaissance, elle est déjà plus avant dans son néant qu'Herculanum dans ses laves. Hé bien ! je suis sûr qu'en fouillant les trois derniers siècles, on retirerait de dessous la couche d'oubli qui les recouvre plus de statues de Pomone ou de Cérès, plus de vers à Vénus, à Bacchus et à Silène, plus de tableaux de Paris, d'Hélène, d'Actéon et de Circée, que de dessous les cendres de Pompeïa.

Le mouvement païen ne s'arrêta d'ailleurs ni à Louis XIV ni à Louis XV. La république se prit à ramasser dans nos coulisses les dieux, les glaives, les tuniques, les palliums, les enseignes des anciens et à s'en entourer. Une écorce toute latine et grecque enveloppe notre révolution : l'antiquité y revêt dans les fêtes nationales, les pompes funéraires, les hymnes patriotiques, les discours de la tribune et jusques dans le bonnet rouge. Charlotte Corday frappa Marat avec le poignard de Brutus. Enfin la révolution assit sur ses autels la femme que la reconnaissance avait divinisée dans ses vers, et lui brûla son encens : rien ne manquait plus, comme on voit, au nouveau polythéisme, ni le culte ni l'idole. Alors la reconnaissance se suicida par le ridicule et l'abus. L'aigle de César couva bien encore sous son aile l'aigle de Napoléon; l'empire voulut bien ateler à son char Mars, Neptune et Bellone; mais tous ces pauvres dieux

essoufflés, caducs et haletants, tombèrent au milieu de la course. Alors vint une nouvelle école qui reprit l'art ou le quatorzième siècle l'avait laissé, et qui, plus sage cette fois, ne répudia ni le style ni l'idée.

Observons d'ailleurs qu'un double mouvement se détermina dans l'école nouvelle, l'un indigène qui se mit à fouiller le moyen âge, l'autre exotique qui tourna ses études, ses goûts et ses amours vers l'Orient. M. Victor Hugo, qui représente à lui seul toute notre littérature, dressa en face de Notre-Dame de Paris ce monument solide, granitique, national et chrétien, une mosquée légère, efflorescente, ottomane, brodée à jour, fouillée dans le marbre le plus dur et le plus blanc. Ceci n'a rien que de logique. Mahomet entouré de femmes, de fleurs, de soleil, de ciel bleu, continua le matérialisme ancien sous des formes plus neuves et plus éblouissantes; il fit descendre l'Olympe dans le harem. Les fées, les ondines, les houris, les sylphes, prirent dans des jardins embaumés de cambojas, d'orangers et d'eaux vives, la place des dryades, des zéphirs, des grâces et des nymphes; les djinns et les ghouls repeuplèrent les bois, les rochers et les ombres que la fuite des satyres et des faunes avait laissés vides. Le culte de la forme et de la beauté fut ainsi sauvé de l'anathème. Vous n'avez rien à envier aux déesses anciennes, molles Ottomans, aux bras nus, aux seins bruns et pâmés, aux flancs noyés dans une chaude blancheur; vous êtes les ruines superbes et vivantes d'un monde écroulé.

Voici venir maintenant un livre étrange et hardi qui rappelle l'art aux conditions antiques. L'auteur date de la renaissance; il n'y a pour lui ni remaniement de la langue au dix-huitième siècle, ni restauration chrétienne de 1820; M. Théophile Gauthier reprend l'œuvre au point où Jean Goujon, Primaticcio et Théophile de Viau l'avaient laissée. Adorateur de la forme et de la beauté plastique, il redemande aux Grecs et aux Romains cette fierté de pinceau, cette transparence de chair, cette correction et cette hardiesse de lignes, cet amour des détails, cette richesse de style, dont les modernes semblent avoir perdu le secret. Ce livre est le mieux écrit qui ait paru depuis six ans, c'est-à-dire depuis Notre-Dame de Paris. L'auteur parle cette belle langue du siècle de Louis XIII, si fière, si empanachée, si grande dame, cet idiôme si vraiment français que Racine et Voltaire à force de le décanter et de le tamiser rendirent froid, insipide, incolore. Chaque phrase a une grande tournure, chaque mot relève sa moustache avec une dignité chevaleresque qui est du plus beau ton et du goût le plus triomphant. Le style quoique ordinairement ferme et robuste se prend çà et là aux précieuses et aux mignardises de Watteau avec un art et un bonheur inouis. Des horizons disposés à souhait pour les plaisirs de l'œil, des hauteurs à arrêter vives et puissantes, des masses vigoureusement enlevées sur un ciel d'or liquide, des châteaux de briques à toits d'ardoises et à coins de pierre; tel est le fond sur lequel se détachent les grandes scènes du roman. De belles amazones dans le goût grec chevauchent à travers des avenues d'azur et de feuillages, en roucoulant de doux propos d'amour à l'oreille de jeunes seigneurs charmés et émus. Grand peintre, grand écrivain, grand poète, M. Théophile Gauthier est, avant tout, sculpteur. Mlle de Maupin est un groupe antique taillé dans le marbre le plus fin et le plus blanc, avec des fantaisies de ciseau, des jets de draperies, des contours, des mouvements, des plis et des nervures de chair à faire envie aux Proxipète et aux Phidias. Les muses sont des filles à tempérament, si elles s'avisent de faire trop les prudes et les sévères, elles gagnent les pâles couleurs. Aussi, tout en voulant l'art selon des conditions graves et chastes, nous ne sommes pas de ceux qui regardent Mlle de Maupin comme une œuvre immorale. Sans doute l'auteur abuse quelquefois de son talent à peindre de belles nudités, mais il le fait avec tant d'entrain et de bonne foi d'artiste qu'on n'a guère le courage de l'en blâmer. Jamais d'ailleurs le ciseau grec ne caressa formes si rondes et si moelleuses; il en est des femmes dem-ques de M. Théophile Gauthier comme des chairs diaphanes, chaudes et lumineuses de Veronès, ou de l'Albane que la gaze elle-même n'ose toucher de peur d'en déflorer le velouté de l'incarnat. Le premier volume est surtout lyrique : un jeune poète échoué et fougoureux qui retombe, les ailes brisées et les poings meurtris sur le réel; un Triton qui ne saurait être homme et qui ne peut être dieu, un génie ayant sur l'âme la robe de Déjanire qui se l'arrache toute sanglante et à poignées, ou Prométhée rongé au cœur par le bec d'or d'un invisible vautour; tout cela est d'un sombre et d'un féroce à faire pâlir les pages de Werther, d'Obermann et de René. Le second volume est au contraire inonde d'azur et de soleil : n'était que le style en est plus large, plus vif et plus flamboyant, on dirait des lettres oubliées dans le portefeuille de Saint-Preux, et mises au jour par M. Théophile Gauthier. L'auteur est peut-être le seul avec M. Victor Hugo qui ne soit jamais vague; son récit est d'une limpidité de cristal, ses réveries les plus suaves et les plus éhémères ont toujours une faille de contours, et une sévérité de dessin qui les sauve du nébuleux. On peut bien sans doute lui reprocher de n'avoir mis dans son livre aucune vérité locale : l'action flotte dans un milieu indéfini et étrange; mais ceci est une des fantaisies du maître qui avait plus souci de l'art que de l'histoire. Quant à Mlle de Maupin elle-même, c'est une Diane chasseresse du goût le plus pur et le plus antique, avec de grands yeux noirs, une chevelure déroulée à flot, des formes mâles et modelées dans le style de Pygmalion, le Dieu du marbre; je crois, au reste, que, comme toutes les belles femmes qui trouvent toujours leur portrait ressemblant pourvu qu'il soit flâté, Mlle de Maupin ne désavouerait pas le riche et éblouissant tableau de M. Théophile Gauthier. Enfin ce que nous admirons par-dessus tout dans l'auteur, c'est l'horreur du banal et du commun. Si l'on voulait dégonfler les deux mille livres qui paraissent chaque année de toutes les vieilleries, de tous les hors-d'œuvres, de tous les lieux-communs qui les font si gros (sans parler ici du papier blanc), je suis sûr qu'on les réduirait à deux humbles volumes in-8°. Les fausses perles sont très communes et très faciles à faire; tandis qu'il faut risquer sa vie pour atteindre au fond de ce vieil Océan; toujours gros d'orage et d'éclat et de furie, cette lame cristalline et solide qui rejoint l'œil par sa mate blancheur. Ainsi de l'art; il lui faut descendre bien avant dans le cœur humain, et bien au-dessous du faux, du commun et du rationnel, pour y surprendre le vrai. Si nous préférons d'ailleurs l'école d'Espagne à celle d'Italie, c'est

que Murillo, Salvator et Ribera, ont peint une nature plus rare que celle du Dominiquin et du Sanzidi. Si Dai te nous semble plus grand poète que Virgile, c'est que la divina comedia est d'une fantaisie plus neuve, plus excentrique ou plus choisie que celle de l'Enéide.

Comme toute œuvre vivace et puissante, le livre de M. Théophile Gauthier a soulevé autour de lui une violente réaction. L'auteur sera dans quelques années d'ici un des beaux génies du siècle, il est donc bon d'entrer en compte sévère avec lui. Nous croyons que le peu de succès de son livre, relativement du reste à sa haute valeur, vient du terrain où M. Théophile Gauthier l'a placé. Le sol fait son œuvre. Le paganisme est mort, et si bien mort que jamais souffla humain, si puissant qu'il soit, ne le ramènera dans sa tombe. L'Orient, à l'heure qu'il est, nous représente seul le culte et la beauté de la réforme. On a fait à cet endroit tant de prophéties vaines et étranges que nous pouvons bien aussi hasarder la nôtre. L'Orient est à nos yeux une belle statue sans vie; le jour où le souffle chrétien, chassé au loin par une guerre ou un progrès viendra se reposer sur elle, la statue s'animera, soulèvera du doigt son long voile et brillera aux yeux du monde d'une double beauté, — de la beauté de l'ange et de la femme.

ALPHONSE ESQUIROS.

BOURSE DU 15 OCTOBRE.

Les fonds ont eu beaucoup de mouvement : ils ont d'abord baissé sur l'ouverture, de 78 05 jusqu'à 77 80, et, après une faible reprise, ils ont fini offerts à 77 85 et à 105 05 fin courant.

Les piastres ont aussi baissé de 25 à 22 et 23 5/8.

Les portugais calmes à 52 5/8.

Les actions de la banque, 2270.

BOURSE	PREMIER COURS.	PLUS HAUT	PLUS BAS.	DERN. COURS.	COURS D'HIER.
5 0/0 J. du 22 m. c...	105	105 10	105	105 40	105 20
Fin courant	105 10	105 25	105 05	105 05	105 20
Prime fin cour.	..	..	..	..	..
Prime fin proch.	..	..	..	..	..
3 0/0 J. du 22 m. c...	77 80	77 90	77 70	77 80	77 80
Fin courant	77 80	77 90	77 70	77 80	77 80
Prime fin cour.	..	..	..	..	..
Prime fin proch.	..	..	..	..	..
Avant la bourse, 77 85.	Après la bourse, à 11, 77 82 1/2.				
FONDS ÉTRANGERS.					
NAPLES. Vale. cour.	97 20	97 20	97	97	97 60
Fin cour.	97 25	97 25	97 45	97 05	97 30
ESPAGNE. Cortès.					
- Emprunt royal 1823, 5 0/0					
- Rente perpét., 5 0/0					
- Trois 0/0					
- Dette passive, 6 1/2					
- Dette active, 22 3/4					
- Coup.					
- Anciens différés, 8 3/4					
- Nouveaux différés.					
PÉROU. 4 0/0 avec prime, 103 75					
REPORTS : Du comptant à la fin du mois.					
5 0/0	40 05				
3 0/0	40				
Naples	65				
CHANGES. Sur Londres (3 mois), 25 05 0/0.					
FONDS ANGLAIS. Londres, 11 octobre. Côté, 4 heures.					
CONSOLIDÉS pour compte, ouverts à 88 1/2					
pour compte, fermés à 88 1/2					
FONDS ESPAGNOLS, actif.	23 1/4				
HAMBURG 185 3/4.					
Amsterdam 57 1/2.					
Porteur, 3 0/0					

HAUTE AUX BLÉS.

PAIN 1re qual., les 2 kil., 57 c. 1/2.

FARINES, les 100 kil. - De choix, 51 à 52; 1re marque, 49 à 50; 2e, 47 à 48; 3e, 45 à 46; 4e, 43 à 44; 5e, 41 à 42; 6e, 39 à 40; 7e, 37 à 38; 8e, 35 à 36; 9e, 33 à 34; 10e, 31 à 32.

SEIGLES, 1re, 1/2 - Blé blanc, 20 à 21; 1re qual., rouge, 25 à 26; 2e, 22 à 23; 3e, 20 à 21.

ORGES, 1re, 1/2 - 1re qual., 43 à 44; 2e, 42 à 43; 3e, 40 à 41.

AVOINES, les 3 hect. - 1re qual., 25 à 26; 2e, 23 à 24; 3e, 21 à 22.

COURS LÉGAL DES FOURRAGES (entrée comprise).

FENETTES SAINT-ANTOINE. - Foin, les 500 kil., 1re qual., 30 à 31; 2e, 28 à 29; 3e, 26 à 27.

LOMBARD, 1re qual., 42 à 43; 2e, 40 à 41; 3e, 38 à 39.

PAILLE D'AVOINE, 47 à 48.

PAILLE DE SEIGLE, 45 à 46.

PAILLE DE BLÉ, 43 à 44.

PAILLE DE MAÏS, 41 à 42.

PAILLE DE SARRASEN, 39 à 40.

PAILLE DE TRÉFLE, 37 à 38.

PAILLE DE LUZERNE, 35 à 36.

PAILLE DE VIOLETTE, 33 à 34.

PAILLE DE GENÊVE, 31 à 32.

PAILLE DE CHÈVRE, 29 à 30.

PAILLE DE CHÈVRE, 27 à 28.

PAILLE DE CHÈVRE, 25 à 26.

PAILLE DE CHÈVRE, 23 à 24.

PAILLE DE CHÈVRE, 21 à 22.

PAILLE DE CHÈVRE, 19 à 20.

PAILLE DE CHÈVRE, 17 à 18.

PAILLE DE CHÈVRE, 15 à 16.

PAILLE DE CHÈVRE, 13 à 14.

PAILLE DE CHÈVRE, 11 à 12.

PAILLE DE CHÈVRE, 9 à 10.

PAILLE DE CHÈVRE, 7 à 8.

PAILLE DE CHÈVRE, 5 à 6.

PAILLE DE CHÈVRE, 3 à 4.

PAILLE DE CHÈVRE, 1 à 2.

PAILLE DE CHÈVRE, 0 à 1.

Le Moniteur de ce matin contient une ordonnance portant la répartition des crédits ouverts par la loi du 18 juillet 1856 pour les dépenses du ministère de la guerre, exercice 1857.

Partout où quelque événement imprévu, incendie, inondation, naufrage, épidémie, met en péril la vie des citoyens, on est sûr de voir accourir des militaires français, avides d'exposer leurs jours pour sauver ceux de leurs semblables. On dirait qu'ils veulent se dédommager ainsi des sacrifices de gloire que l'heureuse paix dont nous jouissons impose à leur courage. Parmi les nombreux exemples de ce dévouement habituel de nos braves, les difficiles et dangereux travaux exécutés à Lyon pour la délivrance de Dufavel ont particulièrement fixé l'attention publique.

Toute la France a suivi avec anxiété les pénibles progrès de cette opération, qui ne pouvait obtenir de succès que par l'accord de la science et du courage moral. Aussi le roi a-t-il vu avec la plus vive satisfaction ce nouveau service rendu par l'armée à l'humanité. Déjà, à la première nouvelle de la délivrance de Dufavel, la famille royale avait envoyé des marques de sa générosité aux sapeurs du génie à qui il devait son salut. Mais la munificence royale ne s'est pas arrêtée là : le roi vient de nommer capitaine le lieutenant du génie Pardon, qui a pris la part la plus active aux travaux du puits de Champvert, et chevalier de la Légion d'Honneur le sergent Peyron, qui, parvenu le premier jusqu'à Dufavel l'a arraché de l'abîme où il était enseveli. Des médailles d'honneur vont être en même temps décernées au sergent Pivaudran, et aux sapeurs Durand, Pélérin, Bon et Lacroix. Quant au capitaine Roubaud, qui a dirigé les travaux, cet officier, déjà décoré, n'étant pas, d'après la loi, susceptible d'un avancement immédiat, une lettre de satisfaction des plus flatteuses, lui a été adressée au nom de S. M.

Le Rédacteur en chef, gérant responsable, EMILE DE GIRARDIN.

Imprimerie de BÉTHUNE et PLOU, rue de Vaugirard, n. 36.

INSTITUT MÉDICO-ÉLECTRIQUE.

L'établissement de M. LE MOLT, rue Saint-Honoré, 535, approuvé par l'académie royale de médecine, pour le traitement des paralysies, affections rhumatismales ou nerveuses, et de toutes les autres causées par défaut de ton ou de circulation, est ouvert aux malades de 8 heures à 5 heures. Les malades ont la facilité de se faire assister de leur médecin.

CONSULTATIONS GRATUITES PAR CORRESPONDANCE

ON ENVOIE GRATIS PAR LA POSTE UN PROSPECTUS INDICANT LES NOMBRES DES OBSERVATIONS QUI DÉMONSTRENT L'EFFICACITÉ DE LA SUPÉRIORITÉ DE CE TRAITEMENT.

POUR GUÉRIR RADICALEMENT LES DARTRES, ET LES MALADIES CHRONIQUES REBELLES.

Provenant de la suite, des glandes, de l'acné ou d'un vice acrimonieux des humeurs, en détruisant ce principe par un nouveau traitement dépuratif et régénérateur du sang.

PAR M. G. DE SAINT-GERVAIS, DOCTEUR-MÉDECIN DE LA FACULTÉ DE PARIS.

Ce traitement convient pour la guérison radicale des dartres, gales anciennes, teignes, boutons, ulcères, écoulements, fleurs blanches, maladies lénitives, boutons, coups de sang, asthme, goutte, rhumatismes, psoriasis, coliques chroniques, hydropisie, catarrhe de vessie, gravelle, etc. Toutes ces maladies sont décrites par le docteur G. de Saint-Gervais, dans un ouvrage qu'il a publié, et qu'il envoie GRATIS. Il est constant de voir que les fièvres les plus terribles du genre humoral, les maladies les plus hideuses et les plus opiniâtres, et qu'on croyait incurables il y a encore peu d'années, sont aujourd'hui radicalement guéries par la méthode végétale que nous annonçons.

CHEZ L'AUTEUR, RUE RICHER, N. 6 BIS, A PARIS.

PHARMACIE COLBERT

(Galerie Colbert). Premier établissement de la capitale pour le TRAITEMENT VÉGÉTAL DÉPURATIF DES MALADIES SECRÈTES ET DES DARTRES. Consultations gratuites de 10 h. à 2 h. Entrée particulière rue Vivienne, 4.

NOUVEAU COSMÉTIQUE BREVETÉ.

Le seul de ce genre qui détruit entièrement la barbe, le duvet et les cheveux en trois minutes, supérieur aux poudres qui ont paru jusqu'à ce jour; il ne laisse aucune racine sans altérer la peau. On s'en assure en se faisant épiler avant d'acheter. Prix, 10 fr. et 6 fr. l'épilatoire en poudre, chez M<sup>re</sup> DUSSEN, rue du Coq-Saint-Honoré, n. 15, au premier.

On trouve aussi les nouvelles teintures reconnues par la chimie, les seules qui puissent teindre à la minute et sans préparation les cheveux, sourcils, favoris et moustaches en toutes nuances, et sans inconvénient. On peut se faire teindre les cheveux ou en emporter teints devant soi; une POMMADE qui fait croître les cheveux et en arrête la chute; CRÈME et EAU qui effacent les taches de rousseur et enlèvent toutes celles du teint; EAU ROSE qui rafraîchit et colore le visage. (On peut essayer avant d'acheter.) Prix, 6 fr. l'article. Envoi en province. (Affranchir.)

BREVET D'INVENTION ET DE PERFECTIONNEMENT.

Les Tafetas rafraîchissants Le Perdriel, l'un pour révisitoires, l'autre pour cautères, sont aujourd'hui d'un usage général. Economie, propreté, effet régulier, sans odeur, ni démangeaison. Prix : 1 et 2 fr. Rue du Faubourg-Montmartre, n. 75, près le carrefour des Martyrs, à Paris.

PAR BREVET D'INVENTION. GRANDE DÉCOUVERTE VERNIS CONSERVATEUR ET POUDRE D'ORIGNY.

Au moyen de ce procédé, on met les meubles à neuf sans le secours d'ouvriers; on enlève les taches les plus difficiles, et même celles d'encre, avec la plus grande facilité, et le vernis reprend son éclat primitif; tout cela se fait à un prix six fois moins élevé que par les procédés connus, et en un temps bien moins long. Ce vernis n'est ni jamais, et on en fait l'esquisse gratis. — Chez l'inventeur AYMARD DE BEAULIEU, rue du Petit-Reposoir, 5, et dans ses dépôts placés dans les principaux quartiers de la capitale.

On envoie en dépôt en province et à l'étranger. (Ecrire franco.)

NOTA. Ce vernis s'emploie pour donner le lustre et le premier éclat du vernis pour les équipages.

ALIÉNATION MENTALE. Établissement spécial du Doct<sup>r</sup> BELHOMME, Rue de Charonne, 165.

MÉMOIRE SUR LA GUÉRISON RADICALE DES DARTRES, ET DES MALADIES SECRÈTES.

Par la méthode végétale, dépurative et rafraîchissante, du docteur Bellioli, rue des Bons-Enfants, n. 52, à Paris. Rapport d'une commission de quatre docteurs de la Faculté de Médecine de Paris, constatant la supériorité de cette nouvelle méthode sur celles connues jusqu'à ce jour. 7<sup>e</sup> édition : 1 vol. in-8<sup>e</sup> de 600 pages. 6 fr. et 8 fr. par la poste. A Paris, chez Baillière, libraire, rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 18 bis, et chez l'auteur. (Affranchir.)